



Vive le PCF (mlm) !

Le mode de production esclavagiste

L'entrée dans la période historique

L'entrée dans la période historique à proprement parler, avec une humanité transformant la réalité naturelle, par la mise en forme du mode de production esclavagiste, voit le développement de trois types de situations instituant la nouvelle organisation générale de la production. Au vu cependant des moyens disponibles, et de la perspective même du mode de production esclavagiste, cette institutionnalisation reste élémentaire et limitée.

Il faut ainsi constater qu'une partie de l'Humanité continue de s'organiser en marge de la transformation permise par l'agriculture et l'élevage, en maintenant un mode de production fondé encore largement sur le prélèvement (par la chasse, la pêche extensive et la cueillette), dans lequel l'agriculture ou le petit élevage restent des activités secondaires demandant somme toute peu de moyens.

Cela va surtout concerner les espaces tropicaux de la planète, et dans une moindre mesure l'Arctique, où l'abondance des ressources alimentaires permises par le cadre local de la Biosphère ne pousse pas l'Humanité en avant vers la rupture agro-pastorale et le patriarcat de manière franche.

On observe aussi ce type de stagnation ou d'arriération relative dans les zones montagneuses d'Asie, notamment le long d'un vaste ensemble s'étendant des contreforts Indochinois jusqu'au Caucase, en passant par l'Himalaya et ses prolongements de l'Hindu-Kush et de l'Altaï, et se prolongeant même jusqu'aux Balkans.

Dans les Alpes, les Pyrénées, les montagnes du nord de l'Europe, en Écosse ou en Scandinavie, et vers la Méditerranée, dans l'Atlas, la situation est identique : des populations sédentaires maintiennent ici un mode de production enserré au niveau d'une tribu, dans un cadre agro-pastoral borné, ultra-communautaire et volontairement isolé.

Dans ce dernier cas toutefois, la proximité des grandes zones de nomadisation et d'agriculture imposent à ces sociétés des liens et des évolutions qui relativisent la différenciation, apportant de significatives nuances. Durant des siècles et quasiment jusqu'à nos jours dans certains cas, ces territoires restent des « montages-refuges » ou des zones rebelles, voire les deux.

Il apparaît alors que de tels territoires soient prétextes à une puissante source de romantisme anti-moderne, de par le contraste apparent qu'elles offrent avec le capitalisme, sa modernité historique et ses contradictions.

Ce sont les fantasmes primitivistes sur les Achouars d'Amazonie, les Maasaïs du Kenya, les Karens de Birmanie, etc.

Ce qu'il faut bien saisir ici, c'est que le mouvement historique, en se complexifiant, a nécessairement vu se multiplier les contrastes et les différenciations. Le matérialisme dialectique met précisément au cœur de sa réflexion, sur le plan historique notamment, l'existence de ces contrastes et les effets de la différenciation qui en découle. Mao Zedong a souligné que :

« Sans contraste, pas de différenciation. Sans différenciation et sans lutte, pas de développement. »

Pour comprendre correctement le mode de production esclavagiste, il va donc falloir ici s'en tenir à brosser les grandes lignes significatives, qui permettent d'en comprendre le périmètre comme cadre, son organisation contradictoire et de rendre intelligible le mouvement historique qui l'anime, avec ses impasses et son cheminement.

Toute une histoire des contrastes et des différences demande par là même, à partir de cette période, encore plus qu'auparavant, à être actualisée, précisée, approfondie voire parfois simplement même écrite.

Il faut donc analyser les deux principaux types d'organisations politiques du mode de production esclavagiste : les Cités-États et les Empires.

L'un et l'autre sont ici à considérer comme des antagonismes relatifs, qui participent en réalité du même cadre, exprimant une culture relativement identique.

Patriarcat, marché, esclavage : la nouvelle culture des Cités-États et des Empires

Le mode de production esclavagiste est d'abord le reflet patriarcal de la société d'alors. On y trouve une élite dominante qui organise le fonctionnement de la société sous son pouvoir : l'élite politique, a comme tâche de superviser la gestion centralisée de la société sur le plan économique, alors que l'élite religieuse a comme tâche de superviser l'unité (ou l'unification) spirituelle-culturelle de la société.

Cela passe par le développement d'un système d'impôts permettant d'organiser le gouvernement central et la religion, tout d'abord sous la forme du tribut imposé pour les populations asservies. Les artisans se mirent au service des couches dominantes, renforçant les échanges entre eux. Dans le cadre du développement des forces productives, les paysans se mirent également à vendre une partie de leur production, voire leurs terres, afin de se procurer des produits des artisans.

Cela généralisa alors les marchés et avec eux les commerçants, sous le patronage des couches dominantes et de leurs capacités d'organisation. Une nouvelle échelle du marché émergea alors, reliant des espaces plus ou moins grands, en liaison avec des territoires plus ou moins lointains.

Ce marché élargi existait également d'abord comme fête religieuse, celle d'une foire, sous la protection d'un pouvoir ou d'un d'autre tenu par les couches dominantes du pouvoir ou de la religion, ou des deux.

L'existence de marchands et d'un marché dans le cadre du mode de production esclavagiste constitue d'ailleurs un point important sur lequel la bourgeoisie s'appuie pour tenter de naturaliser sa propre existence à notre époque, déformant toutes les évidences. On trouve ainsi des débats entre historiens prétendant démontrer que les Cités grecques auraient déjà été « capitalistes ».

Mais à ce stade, quelle que puisse être leur importance, les marchands ne sont pas en mesure de se détacher formellement des couches dominantes, et d'ailleurs les exemples ne manquent pas des éléments de celle-ci s'engagent plus ou moins directement dans les activités commerciales, notamment concernant des marchandises ou des circulations permettant de dégager des profits parfois démesurés.

De même, le marché, surtout quand il s'agit d'une rencontre à large échelle, est avant tout une fête religieuse strictement encadré par les couches dominantes et leurs organes, structuré par des rituels et des échanges qui n'ont rien à voir avec ceux dans le cadre du capitalisme.

Néanmoins, la généralisation des échanges imposa rapidement de mettre en place une innovation de grande valeur : la monnaie, comme outil pour exprimer et permettre d'augmenter les échanges au plan des volumes.

La monnaie apparaît comme le terme de l'échange, de biens ou même de service, puisque le versement des tributs, comme celui des rations, se voit de plus en plus imposé en monnaie. La monnaie convertit la valeur d'un échange donné en poids relatif de métal précieux, en or ou le plus souvent en argent et en bronze, garanti par une marque sur la pièce.

Au quotidien et de plus en plus, la simple présence de cette marque suffit à donner la valeur symbolique de la monnaie, mais sa multiplication et les circulations entraînent la nécessité de continuer à la pesée, à les re-marquer, ou à les fondre, pour les convertir ou les thésauriser. La monnaie, de fait, peine à franchir l'étape de la fiduciairisation, c'est-à-dire celle d'une reconnaissance générale symbolique, nécessaire aux échanges capitalistes.

Plus directement, cette systématisation de la monnaie se fit aux dépens des campagnes, les paysans passant sous la coupe du reste de la société pour disposer de prêts, de bétail, de semences et surtout s'acquitter des dettes et des tributs.

Avec l'endettement, une partie de la population passa alors dans l'esclavage. Dans la Bible, on lit ainsi (Deutéronome, 15,12-20) :

« 12 Si l'un de tes compatriotes hébreux, homme ou femme, se vend à toi comme esclave, il sera à ton service pendant six ans. La septième année, tu lui rendras la liberté.

13 Mais le jour de sa libération, tu ne le laisseras pas partir les mains vides.

14 Tu lui donneras en présent une part de ce que l'Éternel t'aura accordé comme bénédiction : du petit bétail, du blé et du vin.

15 Souvenez-vous que vous avez vous-mêmes été esclaves en Égypte et que l'Éternel votre Dieu vous en a libérés. C'est pour cela que je vous donne aujourd'hui ce commandement.

16 Il peut arriver que ton esclave te dise : « Je ne veux pas te quitter », parce qu'il s'est attaché à toi et à ta famille et qu'il est heureux chez toi.

17 Alors tu prendras un poinçon et tu lui perceras l'oreille en l'appuyant contre le battant de ta porte. Ainsi, il sera pour toujours ton serviteur. Tu agiras de même pour ta servante.

18 Mais si tu dois rendre la liberté à un esclave, n'en sois pas contrarié, car après t'avoir servi pendant six ans, il t'a rapporté deux fois plus qu'un ouvrier salarié. Rends-lui donc sa liberté, et l'Éternel ton Dieu te bénira dans tout ce que tu entreprendras. »

À strictement parler, l'esclavage n'est toutefois pas apparu dans le mode de production esclavagiste. C'est de fait sa généralisation qui permet à la société de faire un saut qualitatif dans cette direction, sur la base de l'élan historique acquis antérieurement.

Auparavant existant pour les peuples extérieurs défaits militairement, l'esclavage avait intégré la société elle-même, témoignant que le patriarcat était le véritable socle du fonctionnement général de l'économie.

On a une transformation d'un cadre communautaire collectif, formant l'aspect quantitatif, en une production plus avancée portée par des petits groupes séparés, formant l'aspect qualitatif. Ou, inversement, le matriarcat formant l'aspect qualitatif s'efface devant la dispersion du pouvoir de manière hiérarchique, formant l'aspect quantitatif.

Ce processus fut évidemment inégal à tous les niveaux de développement.

Ainsi, l'accès aux eaux, aux forêts et aux terres communes resta relativement ouvert pour une longue période, voire se maintint en tant que tel.

Cela se reflète également dans la mosaïque de dieux, de hiérarchies célestes, dans une accumulation incessante de nouvelles figures dans le panthéon, accompagnant l'intégration de nouveaux chefs historiques.

On trouve dans la littérature indienne, notamment avec l'épopée du Mahabharata, tout un descriptif romancé des conflits caractérisant justement les protagonistes d'une remise en cause permanente des hiérarchies.

On y lit par exemple dans le livre IV :

« 4.29. Susharman, le roi des Trigarta, propose que l'on aille attaquer Virâta, affaibli par la mort de Kîcaka/Karna l'approuve et Duryodhana donne l'ordre de marche : Susharman marchera avec son armée sur le royaume de Matsya, il suivra avec les siens à un jour de distance et que l'on prenne le maximum de bétail/Ainsi est fait, et le vol du bétail commence.

4.30. Le chef des étables vient avertir Virâta que les Trigarta sont en train de voler des centaines de milliers de vaches/Les Matsya s'équipent et partent en campagne/Virâta ordonne que l'on arme également Yudhishtira, Bhîma, Nakula et Sahadeva et qu'on les fasse combattre avec eux/ L'armée de Virâta se met en route sur la trace du bétail.

4.31. Les Matsya rejoignent les Trigarta au coucher du soleil/Le combat commence aussitôt/Les Matsya pénètrent les rangs des Trigarta/ Rencontre de Virâta avec Susharman/Il fait trop noir, le combat cesse.

4.32. La lune se lève et le combat reprend/Susharman et son frère capturent Virâta/Les Matsya prennent la fuite/Yudhishtira envoie Bhîma délivrer Virâta/Bhîma veut déraciner un arbre, mais Yudhishtira le lui défend : on le reconnaîtrait à cet exploit/Bhîma délivre Virâta et capture Susharman/Les Trigarta fuient/Virâta envoie chercher ses fils pour célébrer la victoire.

4.33. Pendant ce temps, Duryodhana dérobe soixante mille vaches dans le pays des Matsya/Le chef des vachers se précipite à la ville, annonce le désastre au fils de Virâta, Uttara, et l'engage à marcher sur les Kaurava pour récupérer le bétail : son père lui a confié le royaume. »

De même les Jing, c'est-à-dire les « Classiques » de la pensée confucéenne (élaborés autour de la figure du lettré Kong Fuzi, connu sous le nom de Confucius en Europe et tenu pour avoir vécu entre -551 et -479), tentent d'articuler une morale individuelle fondée sur le respect filial à ses supérieurs (le ren) avec une organisation sociale pensée par l'importance des relations hiérarchiques, matérialisées par des rites bien précis et sensés être incontournables (les li).

La concurrence patriarcale implique ainsi une instabilité systématique, à tous les niveaux. Le terrain privilégié pour cela fut la ville, centre du pouvoir, lieu de toutes les tentatives de prise de contrôle, avec d'innombrables assassinats, empoisonnements, révolutions de palais, etc.

L'esclavage en était d'autant plus renforcé, du fait des batailles et de l'utilisation des esclaves pour se renforcer matériellement. L'asservissement des femmes était pareillement accentué au fur et à mesure d'une expression patriarcale dont le périmètre ne cessait de s'étendre.

Une grande importance fut alors donnée, par les couches dominantes et leur appareil, à exprimer la capacité d'asservissement et la domestication des masses humaines, et au-delà d'elle, de la Nature.

Alors les villes acquièrent un aspect monumental sans précédent, avec une architecture reflétant l'état des connaissances (et des préjugés) accumulés. La recherche de connaissances, le développement de la civilisation reçut un soutien massif et déterminant des couches dominantes, permettant à une couche de lettrés et d'artistes de se constituer.

Cette civilisation appuyait de fait la domination militaire exercée sur la majorité, elle n'avait pas vocation à s'étendre à toute la société ; les éléments les plus avancés de la culture étaient d'abord destinés à affirmer la puissance des couches dominantes et de leur dispositif.

L'ouvrage de Platon connu sous le nom de « République » (en fait « À propos de la cité ») exprime un point de vue ultra-réactionnaire visant à réimpulser justement ce dispositif dans le contexte de l'époque.

La logique patriarcale impliquait l'asservissement et le renforcement ininterrompu.

L'asservissement brutal et humiliant des habitants de la Messénie, une fois ses couches dominantes éliminées, par leur voisins Spartiates, illustre cette tendance à l'écrasement.

Avec un tel arrière-plan, la différenciation entre la ville et la campagne ne fit dès lors que se renforcer, l'asservissement se généralisant dans celle-ci plus profondément et aussi souvent plus brutalement qu'en ville, réduisant même parfois dramatiquement les capacités des couches dominantes à reproduire leur propre dispositif.

Dès lors, la religion, tout comme le droit, se développèrent en raison du besoin de toujours trouver des arbitrages, de limiter la tendance à l'écrasement servile démesuré et de naturaliser l'ordre social ainsi produit.

L'ancestral panthéon varié se réduisit toujours plus et se hiérarchisa selon les rapports de force. Des systèmes de mythologies plus cohérents furent établis, avec en leur la conception d'un dieu masculin tout-puissant mandatant immanquablement les couches dominantes.

Les déesses-mères originaires furent supprimées ou annexées aux nouvelles religions patriarcales, formant des restes dépendant du niveau de développement. La vénération de la déesse Kali est ainsi restée présente dans l'hindouisme jusqu'au 20^e siècle au Bengale.

L'élévation de grands aménagements collectifs canalisant les eaux, drainant les plaines, édifiant des palais et des tombes gigantesques, sillonnant le territoire, le cadastrant, etc. sont autant de reflets du même élan dominateur et asservissant.

Cela se fit avec de manière prolongée, durant des millénaires entiers, de -3500 avant notre ère à environ 300 de notre ère, et cette affirmation prolongée du mode de production esclavagiste, et de la culture qui en découle, coupa toujours plus dans les consciences le lien entre l'Humanité et la Nature, de manière artificielle et illusoire, au point de permettre une distinction entre les deux termes.

À la Culture de l'Humanité qui se développait, dans l'asservissement généralisé, faisait face la Nature, qu'il s'agissait de dominer.

Tout un mode de vie propre aux couches dominantes se développa sur le plan de la civilisation, exprimant un style distinctif, fait d'éducation raffinée et de l'exercice contrôlée de la violence. La chasse notamment devint un critère de distinction, une activité élitiste - patriarcale pénétrée de symboles, plus qu'une nécessité alimentaire en tant que telle, même si cette dimension était encore importante.

La civilisation esclavagiste ignorait à vrai dire forcément le principe d'Humanité, tout comme le principe de Nature : il n'y avait qu'un territoire sous la forme d'un enclos, dont les couches dominantes devaient assurer la garde et la direction sur tous les plans, économique, spirituel comme militaire.

Cités-États, Empires : deux faces de la même pièce esclavagiste

Dans les Cités-États comme dans les Empires, la société, entièrement patriarcale dans sa hiérarchie avec un refus que les femmes participent aux activités politiques, militaires et culturelles, consista alors en deux véritables pôles antagoniques : les esclaves et leurs propriétaires.

Ces derniers se divisaient en petits propriétaires et grands propriétaires, parallèlement à une couche sociale de prêtres au service du pouvoir central, et d'une couche mêlant artisans, commerçants, hommes libres pauvres, formant ensemble une plèbe, principalement urbaine. Dans les campagnes, les situations étaient variées, de l'asservissement le plus brutal à la « liberté » relative permise par l'éloignement, voire l'isolement.

C'est à cette époque de l'humanité que se fonde l'État, comme appareil d'oppression condensant les rapports de force à l'échelle de la société. Lénine résume cela en nous enseignant que :

« On doit tout d'abord observer que l'État n'a pas toujours existé. Il fut un temps où il n'y avait pas d'État. Il apparaît là et au moment où se manifeste la division de la société en classes, quand apparaissent exploités et exploités.

Avant que surgît la première forme de l'exploitation de l'homme par l'homme, la première forme de la division en classes - propriétaires d'esclaves et esclaves, - il y avait la famille patriarcale ou, comme on l'appelle parfois, clanale (du mot clan, génération, lignée à l'époque où les hommes vivaient par clans, par lignées), et des vestiges assez nets de ces époques anciennes ont subsisté dans les mœurs de maints peuples primitifs.

Si vous prenez un ouvrage quelconque sur les civilisations primitives, vous y trouverez toujours des descriptions, des indications, des souvenirs plus ou moins précis attestant qu'il fut un temps plus ou moins semblable à un communisme primitif, où la société n'était pas divisée en propriétaires d'esclaves et en esclaves.

Alors il n'y avait pas d'État, pas d'appareil spécial pour user systématiquement de la violence et contraindre les hommes à s'y soumettre. C'est cet appareil qu'on appelle l'État.

Dans la société primitive, à l'époque où les hommes vivaient par petits clans, aux premiers degrés du développement, dans un état voisin de la sauvagerie, une époque dont l'humanité civilisée moderne est séparée par des milliers d'années, on n'observe pas d'indices d'existence de l'État.

On y voit régner les coutumes, l'autorité, le respect, le pouvoir dont jouissaient les anciens du clan ; ce pouvoir était parfois dévolu aux femmes - la situation de la femme

ne ressemblait pas alors à ce qu'elle est aujourd'hui, privée de droits, opprimée ; mais nulle part, une catégorie spéciale d'hommes ne se différencie pour gouverner les autres et mettre en œuvre d'une façon systématique, constante, à des fins de gouvernement, cet appareil de coercition, cet appareil de violence que sont à l'heure actuelle, vous le comprenez tous, les détachements armés, les prisons et autres moyens de contraindre la volonté d'autrui par la violence, qui constitue l'essence même de l'État.

Si l'on fait abstraction des doctrines religieuses, des subterfuges, des systèmes philosophiques, des différentes opinions des savants bourgeois, et si l'on va vraiment au fond des choses, on verra que l'État se ramène précisément à cet appareil de gouvernement qui s'est dégagé de la société.

C'est quand apparaît ce groupe d'hommes spécial dont la seule fonction est de gouverner, et qui pour ce faire a besoin d'un appareil coercitif particulier, - prisons, détachements spéciaux, troupes, etc., afin de contraindre la volonté d'autrui par la violence, alors apparaît l'État.

Mais il fut un temps où l'État n'existait pas, où les rapports sociaux, la société elle-même, la discipline, l'organisation du travail tenaient par la force de l'habitude et des traditions, par l'autorité ou le respect dont jouissaient les anciens du clan ou les femmes, dont la situation était alors non seulement égale à celle des hommes, mais souvent même supérieure, et où il n'existait pas une catégorie particulière d'hommes, de spécialistes, pour gouverner.

L'histoire montre que l'État, appareil coercitif distinct, n'a surgi que là et au moment où est apparue la division de la société en classes, donc la division en groupes d'hommes dont les uns peuvent constamment s'approprier le travail d'autrui, là où les uns exploitent les autres.

Il doit toujours être évident pour nous que cette division de la société en classes au cours de l'histoire est le fait essentiel.

L'évolution des sociétés humaines tout au long des millénaires, dans tous les pays sans exception, nous montre la loi générale, la régularité, la logique de cette évolution : au début, une société sans classes, une société patriarcale, primitive, sans aristocratie ; ensuite, une société fondée sur l'esclavage, une société esclavagiste.

Toute l'Europe civilisée moderne passa par là : l'esclavage y régnait sans partage il y a deux mille ans. Il en fut de même pour l'écrasante majorité des peuples des autres continents.

Des traces de l'esclavage subsistent, aujourd'hui encore, chez les peuples les moins évolués, et vous trouverez même à présent des institutions relevant de l'esclavage, en Afrique par exemple.

Propriétaires d'esclaves et esclaves : telle est la première grande division en classes. Aux premiers appartenaient tous les moyens de production, la terre, les instruments, encore

grossiers et primitifs, et aussi des hommes. On les appelait propriétaires d'esclaves, et ceux qui peinaient au profit des autres étaient dits esclaves (...).

L'État, c'est une machine destinée à maintenir la domination d'une classe sur une autre.

Quand la société ignorait l'existence des classes ; quand les hommes, avant l'époque de l'esclavage, travaillaient dans des conditions primitives, alors que régnait une plus grande égalité et que la productivité du travail était encore très basse ; quand l'homme primitif se procurait à grand-peine ce qui était nécessaire à sa subsistance sommaire et primitive, il n'y avait pas, il ne pouvait y avoir de groupe d'hommes spécialement chargés de gouverner et faisant la loi sur le restant de la société.

C'est seulement quand l'esclavage, première forme de division de la société en classes, est apparu ; quand une classe d'hommes, en s'adonnant aux formes les plus rudes du travail agricole, a pu produire un certain excédent, et que cet excédent qui n'était pas absolument indispensable à l'existence extrêmement misérable de l'esclave, était accaparé par les propriétaires d'esclaves, c'est alors que cette dernière classe s'est affermie ; mais pour qu'elle pût s'affermir, il fallait que l'État apparût.

Et il est apparu, l'État esclavagiste, appareil qui donnait aux propriétaires d'esclaves le pouvoir, la possibilité de gouverner tous les esclaves. »

La mise en place de Cités-États dans les zones les plus favorables à une agriculture encore relativement élémentaire implique une contradiction : d'un côté, il y a unité (au sens d'unification), de l'autre division (au sens de différence et de contradiction, d'affrontement).

De fait, pour arriver à la Cité-État, il fallut passer une intense organisation affinitaire entre les clans familiaux, qui se mélangeaient au point de former des tribus, qui elles-mêmes rentraient en inter-relations ou en concurrence.

Rome, par exemple, fut formée par trois tribus selon la tradition : les Tites, les Ramnes et les Luceres. Chacune de ces tribus était elle-même divisée en dix « curies ». Rome parvint à un tel croisement de ces tribus que, finalement, au VI^e siècle avant notre ère, il y eut une réorganisation en tribus territoriales, avec 17 tribus rurales et 4 urbaines.

Par contre, cela impliquait une double dynamique patriarcale. Déjà, les hommes auparavant au service des femmes se faisaient désormais des combattants décidant de tout et, de plus, l'élévation de la division du travail impliquait une centralisation des décisions qui, par définition en raison des faiblesses de l'époque, étaient prises sur un mode patriarcal.

Partout la figure du patriarche se confond donc avec celle du héros fondateur, du guide communautaire donnant son nom à la tribu qui se rassemble sous le culte de sa mémoire, et finalement finit par devenir ici un dieu, là un prophète.

Le même processus d'unité tribale marque la naissance de Babylone, de Sumer, des civilisations des Araméens, des Assyriens, des Akkadiens, des Égyptiens, des Perses, des Grecs, des Chinois. C'est très certainement le même processus pour la civilisation de la vallée de l'Indus au même moment,

dont on connaît les restes de nombreuses et vastes villes (Mohenjo-daro, Harappa, Dholavira, Ganweriwala, Rakhigarhi).

Le saut qualitatif dans la coopération se montre avec l'émergence de l'écriture cunéiforme, vers 3400-3300 avant notre ère. Les « sept merveilles du monde » qui furent construites durant cette période témoignent d'une intense capacité de coopération et de valorisation culturelle. La pyramide de Khéops – qui fait 225 mètres pour chaque côté pour une hauteur de 150 mètres - aurait été construite par 100 000 personnes selon l'historien Hérodote.

Mais ce processus d'unification tribale passait également par des conflits entre clans, entre tribus, entre Cités–États. Dans ce cadre où l'ennemi relevait d'une dynamique extérieure à la sienne, les perdants étaient réduits en esclavage, afin d'apporter leur contribution physique de manière forcée.

Et ce processus s'accumula au fur et à mesure des luttes et des siècles. On peut lire dans les contes et légendes de l'époque, dans les écrits mystico-religieux, notamment dans la Bible, à quel point d'un côté l'esclavage est massivement présent, mais aussi comment la mosaïque des dieux correspond, en fait, au mélange des dieux des différentes tribus, avec également des déesses issues des anciens cultes de la déesse-mère.

Il faut bien saisir ici que le mode de production esclavagiste ne se systématisait pas : il se construit sur le tas et il existe pendant longtemps toute une gamme de variantes allant de restes du communisme primitif à un système esclavagiste centralisé autour d'une Cité–État victorieuse dans une région.

Dans certains cas, une Cité–État obtient une hégémonie régionale, comme Athènes d'un côté, Sparte de l'autre, pour la Grèce antique. Athènes était de fait la plus importante des villes, avec 40 000 habitants du temps de Périclès, alors que Syracuse, Agrigente et Argos, les suivantes en termes numériques, n'en avait que 20 000. Suivaient une quinzaine de villes avec 10 000 habitants, Sparte en ayant 8 000, alors que l'île de Crète était divisée en 50 petites Cités–États indépendantes les unes des autres.

Il y a aussi la situation dans laquelle l'État prend un rôle prépondérant à grande échelle en raison de la nécessité de grands travaux pour maintenir l'agriculture au moyen de grands travaux, ou bien pour empêcher les invasions, que seule une force centralisée peut mettre en place. C'est le cas en Égypte, mais également en Perse, en Chine (ainsi avec la grande muraille). Dans ces cas précis, le souverain prend une dimension divine, car son intervention permet de maintenir l'existence de l'agriculture, et donc celle de la population.

Certains de ces États deviennent dans ce processus des Empires, appuyés sur l'économie agropastorale, et développent des capacités militaires propres. Une caste militaire développe alors une idéologie convergeant avec celle de l'élevage, consistant à voir dans les masses dominées un troupeau. C'est l'organisation de ce « troupeau » qui permet l'émergence d'un certain universalisme en mesure de briser les bornes du tribalisme, mais selon une perspective élitiste de caste.

Ces Empires, notamment l'Empire achéménide en Orient de par ses dimensions gigantesques, ont imprimé puissamment les cultures de caste du mode de production esclavagiste.

L'Empire achéménide (vers -550 à -330) dépassait en effet la forme d'une royauté ou d'une Cité-État simplement élargie, dont les Empires précédents étaient l'expression jusque-là, y compris les Empires assyriens (vers -900 à -600) et néo-Babyloniens (-636 à -539).

Il est emblématique de l'idéologie de l'élevage ; il suffit par exemple de souligner l'origine persane, par le biais de la culture achéménide, du terme de paradis, signifiant un vaste enclos domestiquant la Nature autour du palais d'un chef patriarcal et de sa suite.

L'Empire achéménide fut ainsi en mesure de concentrer de vastes moyens militaires, polarisés dans des régions appelées satrapies, dans lequel la caste dominante localement devait organiser les forces productives des masses sous son contrôle, afin de cotiser le tribut nécessaire, dont en retour elle bénéficiait elle-même de par son accès au partage dans le cadre de la Cour, pour ses éléments les plus fidèles, ou par le soutien de l'armée royale en cas d'invasion ou de répression à mener.

Cette organisation militaire était particulièrement développée dans certaines régions, tels le le Khorassan en Asie centrale, l'Arménie ou certaines régions d'Anatolie, au point qu'elles ont gagné la constitution de véritables entités « nationales » au sens permis par la dimension d'une telle organisation.

En son centre se développait, autour du mazdéisme comme religion hiérarchisée spirituellement et rituellement, certaines tendances au monothéisme et à la réforme, exigeant la rupture avec l'esclavagisme le plus humiliant, afin de mieux souder les masses autour d'une élite régénérée et allant dans le sens d'une aristocratie « civilisée ». Les religions servirent ici cette ligne idéologique nouvelle autour du culte de Mithra en Perse, qui s'insinua profondément dans l'Empire romain par la suite.

La figure du souverain devenait aussi celle d'un roi au-dessus des autres, les écrasant de manière humiliante d'un côté, mais aussi les rassemblant sous son autorité en vue de leur unité, comme l'illustrent les bas-reliefs de Behistun par exemple, dans lesquels le roi de Perse s'affirme comme conquérant et maître unitaire, ou comme la figure de l'empereur Qin (père et fils), fondateurs de la Chine unitaire (entre -221 et -206), qui met fin à la période des « Royaumes combattants » et a fait édifier la Grande Muraille.

Cependant, au sens strict, la caste esclavagiste disposait encore d'un tout autre modèle, dont Athènes fut l'aboutissement le plus remarquable sur le plan historique. Ici il ne s'agissait pas d'établir une unité universelle sous la forme d'un Empire, mais de gouverner une communauté locale de la manière la plus stable possible, en développant une emprise totale sur celle-ci.

Les couches dominantes athéniennes allèrent loin dans le développement de leur propre culture, générant une sous-couche de législateurs, de lettrés et de philosophes en mesure de proposer un cadre. Toute une culture exigeante servant la caste dominante ou bien convergeant avec elle se développa autour d'écoles de pensées très actives, produisant ce qui deviendra la paideia, c'est-à-dire l'éducation et le style de l'élite hellénistique. Athènes poussa la réflexion savante, philosophique et politique aussi loin que possible.

Malgré la disproportion des forces en présence, l'Empire perse se brisa d'ailleurs sur les Cités-États grecques et en particulier sur Athènes. Cette dernière, même vaincue après la Guerre du

Péloponnèse à la fin du Ve siècle avant notre ère, elle produisit les deux plus grands philosophes de l'Antiquité : Platon et surtout l'immense Aristote.

Au fond, la situation était celle-ci : les couches dominantes esclavagistes avaient produit deux pôles de développement permettant son essor maximal : l'Empire quasi-universel des Achéménides et la Cité des Athéniens. Leur rencontre et leur fusion était une nécessité. Elle advint sous la forme de l'Empire romain, qui porte le mode de production esclavagiste, et ses contradictions, à son terme.

Le mode de production esclavagiste en contradiction avec lui-même

Il y a un aspect essentiel du mode de production esclavagiste, c'est sa dimension statique.

Tout le Cosmos étant appréhendé comme sous le rapport de l'enclos, il ne peut saisir le réel à mesure de sa croissance et ratatine son imagination en pensant l'existence comme une quête d'un juste équilibre se justifiant au-delà du monde matériel. Il s'agit ici de tendre à clore et immobiliser la réalité pour la rapprocher de la perfection « divine » servant de modèle.

Il faut sur ce point le rapprocher du mode de production capitaliste que nous avons sous les yeux pour observer adéquatement cette particularité.

Dans *Le capital*, Karl Marx nous dit que :

« La période d'activité qui dépasse les bornes du travail nécessaire coûte, il est du vrai, du travail à l'ouvrier, une dépense de force, mais ne forme aucune valeur pour lui.

Elle forme une plus-value qui a pour le capitaliste tous les charmes d'une création ex nihilo [= à partir de rien]. Je nomme cette partie de la journée de travail temps extra et le travail dépensé en elle surtravail (...).

Les différentes formes économiques revêtues par la société, l'esclavage, par exemple, et le salariat, ne se distinguent que par le mode dont ce surtravail est imposé et extorqué au producteur immédiat, à l'ouvrier. »

Le bourgeois exploite le prolétaire tout comme l'homme libre exploite l'esclave durant l'antiquité. Il est bien connu que cela a été source d'immenses tensions dans les rapports entre hommes libres et esclaves.

Il faut ici distinguer deux types d'esclavage. Dans un cas, les esclaves relèvent de marchandises possédées par des personnes ; dans l'autre, les esclaves sont de la main d'œuvre propriété de l'État.

La cité grecque de Sparte possédait ainsi ces esclaves appelés « hilotes », et les Spartiates pratiquaient une formation militaire très poussée afin de maintenir leur domination, organisant également des massacres de ces hilotes pour asseoir celle-ci. L'historien grec Thucydide, contemporain de Sparte, raconte ainsi :

« Les Lacédémoniens [= les Spartiates] leur demandèrent de désigner ceux d'entre eux qui les avaient le mieux secondés à la guerre, en disant qu'ils voulaient les affranchir.

En réalité, ce n'était qu'un piège ; ils estimaient que ceux qui seraient les premiers à revendiquer par fierté d'âme la liberté seraient également les premiers à se soulever.

Deux mille environ furent ainsi désignés ; le front ceint d'une couronne, ils se promenèrent autour des temples, en signe que déjà ils étaient affranchis ; mais peu de temps après, les Lacédémoniens les firent disparaître, et nul ne sut jamais de quelle manière ils avaient péri. »

Athènes et Rome sont par contre l'exemple même d'un régime social utilisant de manière systématique le principe d'esclaves comme marchandises. Sparte était en fait restée à une étape arriérée, où les esclaves consistaient en une tribu ou plusieurs tribus vaincues. Avec Athènes et Rome, on a l'esclavage comme moyen d'approfondir sa domination, de cumuler des richesses.

Cependant, ce processus d'élargissement de l'esclavage est très mesuré. En effet, l'esclave travaille mal et est méprisé ; le mode de production esclavagiste n'est nullement propice à un développement des forces productives, des techniques.

Disposer de davantage d'esclaves, c'est ainsi se faciliter la vie, mais il ne saurait y avoir de révolution de la vie quotidienne par l'accumulation d'esclaves, seulement plus d'aisance. Ce qui compte, c'est de profiter de l'usage de nombreuses choses, de vivre de manière oisive ; la dynamique d'une telle position sociale historique est donc purement passive.

C'est pourquoi Karl Marx souligne dans *Le capital* que :

« Le capital n'a point inventé le surtravail.

Partout où une partie de la société possède le monopole des moyens de production, le travailleur, libre ou non, est forcé d'ajouter au temps de travail nécessaire à son propre entretien un surplus destiné à produire la subsistance du possesseur des moyens de production

Que ce propriétaire soit Kalos kagathos [= beau et bon en grec] athénien, théocrate étrusque, citoyen romain, baron normand, maître d'esclaves américain, boyard valaque, seigneur foncier ou capitaliste moderne, peu importe !

Avant d'aller plus loin, constatons d'abord un fait.

Quand la forme d'une société est telle, au point de vue économique, que ce n'est point la valeur d'échange mais la valeur d'usage qui y prédomine, le surtravail est plus ou moins circonscrit par le cercle de besoins déterminés ; mais le caractère de la production elle-même n'en fait point naître un appétit dévorant.

Quand il s'agit d'obtenir la valeur d'échange sous sa forme spécifique, par la production de l'or et de l'argent, nous trouvons déjà dans l'antiquité le travail le plus excessif et le plus effroyable. Travailler jusqu'à ce que mort s'ensuive devient alors la loi. Qu'on lise seulement à ce sujet Diodore de Sicile.

Cependant dans le monde antique ce sont là des exceptions. »

En ce sens, le mode de production esclavagiste est en profonde contradiction avec lui-même, car il ne parvient pas à développer une dynamique entraînant sa base. L'asservissement peut se généraliser, il ne saurait pourtant être accepté durablement par les masses. Le mode de production capitaliste dispose en comparaison d'un effet d'entraînement et même les prolétaires sont emportés par le mouvement, que ce soit parce qu'ils doivent payer leur loyer ou leur alimentation, ou bien parce que leur mode de vie s'élève relativement.

On n'a rien de cela dans le mode de production esclavagiste, où l'homme libre apparaît comme figé dans le temps face à un esclave lui-même figé dans le temps. Cela ne pouvait que provoquer des explosions sporadiques, avec des révoltes d'esclaves sapant les bases mêmes du mode de production esclavagiste, telle celle dirigée par Spartacus entre 73 et 71 avant notre ère.

Il est à noter dialectiquement que, dans certains cas, l'esclavage est parvenu à un effet d'entraînement, avec son affirmation comme fin en soi. En effet, c'est l'isolement de l'activité de chaque esclave qui empêchait le développement réel des forces productives. Or, lorsque l'esclavage était par moments employé sous supervision centralisée, cela aboutissait à une coopération de grande ampleur.

C'est cette coopération qui a amené la production des sept merveilles du monde ; elles restent cependant isolées dans leur existence, comme expression marginale d'un esclavagisme replié en fait sur lui-même.

Il était cependant inévitable que le mouvement l'emporte, et malgré sa tendance à vouloir geler la société, on peut établir une chronologie du mode de production esclavagiste.

Voici concernant l'aire méditerranéenne ce qu'il est possible d'établir en terme d'étapes :

* De 3500 à -1200 prédominent les organisations centralisées autour de palais ou de temples, préfigurant les villes, et les royaumes, sous la forme de la fédération aristocratique.

Les forces d'unification sont faibles, et la pulvérisation multipolaire l'emporte. De grandes réalisations, parfois spectaculaires, mais d'autant plus remarquables et exceptionnelles justement, sont néanmoins possibles à mesure que les capacités politiques et religieuses se développent pour asservir et encadrer des masses de plus en plus larges.

Régulièrement, des révoltes s'élancent, soit au sein des masses asservies au cœur même du dispositif, soit depuis les marges-refuges plus ou moins arriérées, avec l'appui de telle ou telle faction. Les grands États de cette période, à savoir les palais mycéniens, le royaume Hittite, le royaume d'Égypte notamment sont emportés en -1200 par une crise générale, sous la forme d'une révolte/invasion connue comme celle des « Peuples de la mer ».

* De -1200 à -400 il y a l'essor à proprement parler des Cités-États et des Empires en tant que tels, avec comme aboutissement l'Empire perse et Athènes.

Les deux fusionnent suite aux conquêtes d'Alexandre le Grand, ce qui avec l'hellénisme produisit la première véritable culture universaliste, d'abord destinée aux couches dominantes, mais qui permit d'ouvrir un espace idéologique à l'utopie révolutionnaire, cherchant la rupture avec le mode de production esclavagiste au sens strict.

* De -400 à 300, les développements de l'hellénisme puis de la romanisation aboutissent à la formation impériale de la Cité universelle, sous la forme de l'Empire romain.

Les empereurs deviennent les figures de la nouvelle Humanité qui se dessine dans le mode de production esclavagiste décadent, annonçant le féodalisme : soit pour conserver stoïquement le monde dans son enclos, avec par exemple le Siècle d'Auguste, soit pour entraîner les masses dans un nouvel élan, en mesure de susciter leur adhésion, sous la forme d'une servitude volontaire et « juste », avec par exemple Caracalla, mais surtout Constantin, qui relance l'Empire en posant les bases du féodalisme, que les invasions germaniques du Ve siècle permettront de développer de manière définitive.

Parallèlement à l'Empire romain, l'Empire perse connut une série d'évolution comparable, sans que là une religion universelle ne parvienne toutefois à s'imposer du fait de l'échec du zoroastrisme à écraser les résistances. La Perse et l'Orient entreront dans le féodalisme avec l'Islam, mais sous une forme peu avancée du fait du maintien d'un puissant appareil impérial issu du mode de production esclavagiste.

On peut aussi évoquer ici le cas de l'Inde, où les couches dominantes parvinrent à « geler » la société dans l'asservissement, en assumant très tôt un saut qualitatif distordu dans le féodalisme à travers l'écrasement du bouddhisme et le passage du brahmanisme à l'hindouisme avec toutes ses variantes concurrentes mais unifiées.

D'une manière générale donc, le mode de production esclavagiste, dominé par une caste de propriétaires, se relance en quelque sorte de lui-même en développant un État impérial, sur une base fiscal-militaire, appuyé par une idéologie religieuse permettant une adhésion et un encadrement des masses.

Cet aspect quantitatif détermine un saut qualitatif dans un nouveau mode de production : le féodalisme.

Rome et la question des espaces inoccupés au sein du mode de production esclavagiste

Même s'il se généralise sur un mode impérial, il ne faut pas considérer que le mode de production esclavagiste est systématique : il laisse de nombreux espaces à sa périphérie. Ces espaces sont occupés par d'anciennes formes matriarcales, ou claniques, ou semi-esclavagistes, voire même pré-féodales pour les plus avancées.

Il existe par exemple un ouvrage écrit en grec au tout début de notre ère, *Le Périples de la mer Érythrée*. Écrit par un marchand grec en Égypte, il raconte le commerce depuis Rome jusqu'à l'Afrique orientale, la péninsule arabique, les Indes.

Parlant d'une zone de la corne de l'Afrique, il raconte que :

« On importe en ces endroits, du tissu écri fabriqué en Égypte pour les Barbares; des robes d'Arsinoé ; des capes de moindre qualité teintes en couleurs; des capes en lin à double-frange; de nombreux articles de verroterie et d'autres de murrhine, faits à

Diospolis ; du laiton, utilisé pour la décoration et des pièces coupées à la place de la monnaie; des feuilles de cuivre doux, utilisées pour des ustensiles de cuisine et coupés pour faire des bracelets et des anneaux de chevilles pour les femmes; du fer, transformé en lances utilisées contre les éléphants, d'autres bêtes fauves et dans les combats.

En outre, on importe de petites haches, des doloires et des épées ; des coupes à boire en cuivre, grandes et rondes ; de la menue monnaie pour ceux venant au marché ; du vin de Laodicée et d'Italie, en petite quantité ; un peu d'huile d'olive ; pour le roi, des plats en or et en argent façonnés au goût du pays et quant aux vêtements, des habits militaires et de minces manteaux de peau, de peu de valeur.

De même, on importe du district d'Ariaca par cette mer, du fer indien, de l'acier et des tissus indiens de coton ; de larges toiles appelés monache et sagmatogene, des gaines, des manteaux de peau, du tissu de couleur mauve, quelques mousselines et de la laque de couleur.

On exporte de là l'ivoire, l'écaille de tortue et la corne de rhinocéros. »

L'ouvrage est ainsi un compte-rendu détaillé du point de vue commercial ; on lit encore par exemple que :

« La ville commerçante de Mouza n'a pas de port, mais elle a une bonne rade et un ancrage grâce au fond sablonneux environnant, où les ancres tiennent en toute quiétude.

Les marchandises qu'on y importe sont : des tissus pourpres, premier choix et grossiers ; des vêtements arabes à manches ; les uns simples et communs, les autres soutachés ou brodés avec du fil d'or ; du safran, du souchet, des mousselines, des manteaux, quelques couvertures, les unes ordinaires, les autres fabriquées au goût du pays,; des ceintures de différentes couleurs, une certaine quantité d'onguents parfumés, un peu de vin et du blé.

Le pays d'ailleurs produit lui-même du froment en quantité modérée et beaucoup de vin. Au roi et au seigneur on apporte des chevaux et des mules de bât, des vases d'or et d'argent ciselés, des vêtements finement tissés et des ustensiles en cuivre.

On exporte de Mouza les produits du pays : la myrrhe locale de la meilleure qualité et de la résine minéenne, de l'albâtre et toutes les marchandises déjà mentionnées d'Avalités sur la côte d'en face.

Le meilleur moment pour voyager à cet endroit est le mois de septembre, c'est-à-dire Thoth ; mais rien ne s'oppose à ce qu'on y vienne plus tôt. »

Cela souligne l'importance des échanges, du commerce reliant ces territoires périphériques aux centres de la consommation urbaine propre au mode de production esclavagiste. C'est en particulier vrai pour Rome.

Dans *Le capital*, Karl Marx note une chose particulière qui distingue Rome, un régime esclavagiste, de l'esclavagisme ayant existé jusque-là. Il dit :

« Dans ces systèmes de production anciens, le possesseur principal du surproduit auquel a affaire le commerçant, propriétaire d'esclaves, suzerain, État (par exemple, le despote oriental) symbolise la richesse tournée vers la jouissance.

Le commerçant lui tend des pièges, comme l'a très bien senti Adam Smith dans le passage mentionné sur l'époque féodale.

Là où le capital marchand domine, il représente, par conséquent partout, un système de pillage tout comme d'ailleurs est directement liée au pillage son évolution chez les peuples commerçants des temps anciens et des nouveaux, par la violence, à la piraterie, au rapt d'esclaves, à la soumission (dans les colonies) ; ainsi à Carthage, à Rome, plus tard chez les Vénitiens, les Portugais, les Hollandais, etc.

Le développement du commerce et du capital marchand favorise l'orientation en général de la production vers la valeur d'échange ; il accroît son volume, la diversifie et l'internationalise, transforme la monnaie en monnaie universelle.

Le commerce comporte donc partout une action plus ou moins dissolvante sur les organisations existantes de la production qui, dans toute la diversité de leurs formes, sont principalement orientées vers la valeur d'usage.

Mais la mesure dans laquelle il détruit l'ancien système de production dépend d'abord de la solidité et de la structure intérieure de celui-ci.

Ce n'est pas non plus du commerce, mais du caractère de l'ancien mode de production que dépend le résultat du processus de dissolution, c'est-à-dire le mode de production nouveau qui remplacera l'ancien.

Dans le monde antique, l'action du commerce et le développement du capital marchand aboutissent toujours à une économie esclavagiste ; ou, suivant leur point de départ, pouvant aboutir à la simple transformation d'un système d'esclavage patriarcal orienté vers la production de moyens de subsistances directs en un système orienté vers la production de plus-value.

Par contre, dans le monde moderne, l'action du commerce conduit au mode capitaliste de la production.

Dès que l'industrie citadine se sépare de l'industrie agricole, il est dans la nature des choses que ses produits soient d'emblée des marchandises dont la vente a besoin du chaînon intermédiaire du commerce.

Il va donc de soi que le commerce se développe en même temps que les villes et qu'inversement le développement de celles-ci soit conditionné par le commerce.

Cependant, ce sont des circonstances autres qui déterminent le degré de développement simultané de l'industrie.

La Rome antique, vers la fin de sa période républicaine, porte déjà le développement du capital marchand plus haut qu'il n'a jamais été auparavant dans l'Ancien monde, sans qu'il y ait eu pour cela le moindre progrès industriel, tandis qu'à Corinthe et en d'autres cités grecques de l'Europe et de l'Asie Mineure, les progrès de l'industrie et du commerce marchent de front.

Par ailleurs, et inversement au développement des villes et des conditions qu'il crée, l'esprit de négoce et le développement du capital marchand sont souvent le fait de peuples nomades, non sédentaires. »

C'est un point essentiel pour comprendre la disparition du mode de production esclavagiste. Il y a un développement inégal de l'humanité et si le mode de production esclavagiste s'est développé, il n'occupe pas tous les espaces possibles.

Ce contraste entre les centres du mode de production esclavagiste et ses marges permet aux contradictions de trouver un chemin, par la fuite, l'invasion dans un sens ou la conquête dans l'autre, suivant l'état des rapports de forces.

Ces marges constituent, selon les situations, soit des bases arriérées dans le tribalisme, soit au contraire elles produisent la source de ce qui deviendra le nouvel élan de la domination aristocratique sur la société : le féodalisme.

Cela se verra en particulier lorsque les zones en périphérie de l'empire romain historique vont développer le féodalisme, à la fois en conséquence du développement inégal dans l'esclavagisme romain et du développement inégal de l'humanité avec des barbares germaniques restés à l'extérieur de l'empire romain, avant que le féodalisme ne gagne l'Empire romain lui-même.